

Collection « Espace éthique »
dirigée par Emmanuel Hirsch

Retrouvez tous les titres parus sur
www.editions-eres.com

La mort en questions

ONT COLLABORÉ À CET OUVRAGE :

Ghaleb Bencheikh
Dominique Bernard-Faivre
Thierry Collaud
Gérard Gobry
Jean Lamblot
Pierre Lecompte
Laure Nison
René Nouailhat
Pierre Ognier
Pierre Paroz
Jean-Luc Pétry
Aimé Randrian

Sous la direction de
Daniel **Faivre**

LA MORT EN QUESTIONS

Approches anthropologiques
de la mort et du mourir

Postface de Jean-Paul Guetny

érès
The logo for Érès editions, featuring a stylized lowercase 'é' with a vertical bar through it, followed by the word 'éditions' in a small font, and the word 'rès' in a larger font.

Conception de la couverture :
Anne Hébert

Version PDF © Éditions érès 2013
ME - ISBN PDF : 978-2-7492-3648-3
Première édition © Éditions érès 2013
33, avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse
www.editions-eres.com

Aux termes du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle de la présente publication, faite par quelque procédé que ce soit (reprographie, microfilmage, scannérisation, numérisation...) sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris, tél. : 01 44 07 47 70 / Fax : 01 46 34 67 19.

Table de matières

AVANT-PROPOS	7
--------------------	---

1. LE RELIGIEUX EN QUESTIONS

DES RITUELS BIBLIQUES

QUI SÉPARENT LES VIVANTS DES MORTS,

Daniel Faivre.....	21
La mort oblige les vivants	22
En présence du cadavre.....	31
En l'absence du cadavre	47
Lorsque le mort devient fantôme	55
Comment conserver la mémoire ?.....	71

LA MORT EN ISLAM,

UNE FATALITÉ MAIS NON UNE FIN,

Ghaleb Bencheikh.....	76
On n'échappe pas à la mort	76
Mourir en musulman.....	79
Islam et martyrologe	87

L'ÉGLISE CATHOLIQUE DEVANT LA MORT,

Jean Lamblot.....	92
Comment a évolué la gestion de la mort ?	96
L'individualisme contemporain.....	118
Le reflux sociologique de l'Église	134
Conclusions	140

SOINS PALLIATIFS ET AUTODÉLIVRANCE,

Pierre Paroz.....	147
La timidité	147
Une question de liberté.....	149
Un contexte de fin de vie.....	150
« Brève et abreuvée de tourments »	153
Brève notice historique	154
Anticiper sa fin de vie : un pari.....	157
Sur les soins palliatifs	159

REGARDS SUR L'HOMME QUI VA VERS LA MORT :	
UNE PERSPECTIVE SOIGNANTE,	
Thierry Collaud	162
Quel est notre rapport au temps que nous vivons et particulièrement au temps de la fin de notre existence terrestre ?.....	164
Existe-t-il des états de notre <i>être-dans-ce-monde</i> que l'on pourrait qualifier d'inhumains ?	170
Comment l'agir soignant trouve-t-il à s'exprimer face à celle ou celui qui dit ne plus pouvoir ou ne plus vouloir continuer à vivre ?	174
MOURIR BOUDDHISTE À L'HÔPITAL,	
Pierre Lecompte	179
La conception de la mort dans le bouddhisme originel	180
Les trois courants du bouddhisme.....	184
Le bouddhisme <i>zen</i> et l'instant de la mort	187
L'art de mourir dans le bouddhisme tibétain	191
La mort en milieu hospitalier.....	202
En conclusion... ..	216
ALLIANCE DES VIVANTS ET DES MORTS OU L'INTRIGUE DE L'HUMAIN,	
Aimé Randrian.....	219
La dé mortalité ou la prise en charge sociale du mourir	223
Les concepts levinassiens d'une anthropologie philosophique	230
Le retournement des morts ou le <i>Famadihana</i>	246
Conclusion	251

2. LE PROFANE EN QUESTIONS

LA MORT EN RÉPUBLIQUE LAÏQUE,	
Pierre Ognier	255
Origine des obsèques civiles. La Révolution française et le Panthéon	256
Des enterrements civils aux monuments aux morts (XIX ^e -XX ^e siècle)	260

La question du rituel lors des funérailles nationales des présidents de la République en France	274
Réflexions sur le débat de 1996 et la question du rituel laïque.....	287
LE MARCHÉ FUNÉRAIRE :	
UN OUTIL MICROÉCONOMIQUE CRÉÉ PAR ET POUR LES SOCIÉTÉS MODERNES,	
Laure Nison	296
Le marché funéraire, comme lieu de rencontre entre l'offre et la demande	297
Le marché comme processus relationnel	303
Le marché comme institution structurante d'un système capitaliste en mutation.....	313
GUNTHER VON HAGENS	
OU LA MORT DE LA MORT ORGANIQUE,	
Dominique Bernard-Faivre	327
Préambule.....	327
Un anatomiste qui invente la plastination.....	332
Hagens et l'obsession du vrai	335
La légitimisation par la finalité éducative	339
Hagens et l'obsession du Beau	344
La légitimisation par l'autoproclamation.....	346
L'art et l'abject.....	350
Liberté ou anomie artistique ?.....	355
Hagens et la question du Bien	362
Eugénisme ou lipophobie ?	365
La transgression des tabous	371
Le corps marchandisé et la loi.....	379
Pour ne pas conclure.....	389
MOURIR EN BANDE DESSINÉE,	
René Nouailhat	394
Rendre présent ce qui n'est plus.....	394
Un souci prosélyte	398
L'immortalité des héros.....	400
La mort chez Tintin.....	404
La mort et ses mystères	407
La mort au vif.....	414

LE <i>DIES IRAE</i> DANS LE CULTE ET LES ARTS,	
Gérard Gobry.....	420
La liturgie	421
La littérature	426
La poésie.....	443
La Musique.....	446
Les arts plastiques	457
Conclusion thématique.....	459
LA MORT DANS L'ŒUVRE DE JACQUES BREL ET DE LÉO FERRÉ,	
Jean-Luc Pétry.....	465
Le temps prépare la mort	466
La mort à titre rhétorique	468
Le vieillissement prépare la mort.....	471
La mort mise en scène	476
La mort en véritable interlocutrice.....	478
BALLADE DANS LES CIMETIÈRES DE GEORGES BRASSENS,	
Daniel Faivre.....	482
La vieillesse avant la mort	483
Le Verger des pendus.....	488
L'irruption de la mort.....	492
Sur le chemin du cimetière	501
Cimetière, tombe et au-delà.....	504
Ceux qui restent	515
POSTFACE	
LA MORT CHANGE EN FRANCE... ,	
Jean-Paul Guetny	521
BIBLIOGRAPHIE.....	537

Daniel Faivre

Avant-propos

Assembler des spécialistes pour discuter de la mort peut relever de la supercherie. Car personne, dans ce domaine, ne saurait se prévaloir d'une quelconque spécialité. Seuls seraient autorisés à revendiquer une once de compétence les quelque cent milliards d'êtres humains qui nous ont précédés et qui ont effectué, par eux-mêmes, l'expérience de leur propre anéantissement. Mais ils restent murés dans les silences du tombeau. Leur substance est retournée à la matrice de l'humanité, livrée aux oiseaux, aux flammes, aux fleuves ou à la terre, selon les croyances de ceux qui leur ont provisoirement survécu. C'est de cette même substance que nous sommes partiellement façonnés mais elle ne nous apprend rien. Souvenons-nous simplement d'Épicure : « Tant que nous sommes, la mort n'est pas là et une fois que la mort est là, nous ne sommes plus¹. »

Disserter sur « la » mort, c'est donc être fatalement amené à s'accouder sur sa propre mort, c'est laisser venir sur sa nuque, même sans le vouloir, le

1. Épicure, *Lettre à Ménécée*, CXXV, traduction Jean-François Balaudé, Paris, Le Livre de Poche, 1994, p. 193, une formule que reprend d'ailleurs, Aimé Randrian dans sa contribution *L'alliance des vivants ou l'intrigue de l'humain*.

souffle froid de la Faucheuse, la Camarde, l'Ankou. C'est faire l'expérience d'une nuit inquiète, quand l'insomnie émiette le temps en parcelles d'éternité et que le sommeil même cesse d'être un refuge. C'est convoquer ses défunts et parler à leur place.

Parler de la mort, c'est donc s'exposer à un danger dont on ne mesure pas toujours la présence : risque de laisser ses affects prendre le pas sur son intellect, risque de donner aux velléités volontaristes de son raisonnement les oripeaux de la rationalité, risque, enfin, plus prosaïquement, de se fier aux apparences.

Car cette question si singulière, de la mort – singulière aussi dans sa pluralité, si l'on nous permet cet oxymore – possède deux versants complémentaires, quoique souvent contradictoires : bien sûr, mourir est, de toute évidence, un acte éminemment individuel, un face-à-face avec soi-même dans lequel nul ne peut s'interposer et qui se termine mal. Mais le « mourir » et, surtout, l'immédiat « après-mourir » appartiennent également à la communauté de ceux qui restent et par qui l'histoire doit continuer. Il s'agit d'une forme de transmission et, en cela, le décès devrait faire l'objet de la même sollicitation que la naissance.

Naître revêt, en effet, ce même double caractère individuel et collectif : individuel parce qu'un nouvel être s'éveille et commence son histoire ; collectif parce que la société se doit de l'accueillir, sous peine qu'il ne meure. Elle se nourrira plus tard de sa présence, avant de déplorer sa disparition. Les institutions politiques de tous les régimes, même les plus corrompus, ne s'y sont d'ailleurs jamais trompées en faisant de la grossesse et de la naissance un parcours socialement assisté. Aujourd'hui encore, où le néolibéralisme traque le service public jusque dans ces derniers

bastions, la gratuité des gestes entourant la gestation et la naissance demeure une règle fondamentale.

La mort en revanche pâtit de cette évolution et se trouve repoussée chaque jour davantage dans les confins individuels des comportements humains. Lorsque le défunt a formulé ses dernières volontés concernant sa propre mort – proférées naturellement *avant* d'être devenu un défunt –, celles-ci sont aussitôt érigées en dogme, auquel doivent se conformer les survivants, comme s'il s'agissait d'un décret divin. C'est oublier qu'une fois mort, l'homme ne s'appartient plus. Ainsi, les grands débats sur le suicide assisté² ou militant³, sur l'euthanasie, sur la crémation ou l'inhumation, sur une forme de cérémonie religieuse ou républicaine... ne peuvent-ils être ramenés à un simple choix individuel. Même si le corps mort est devenu une maison vide, on ne le lègue pas à ses successeurs comme une voiture ou un bien immobilier. D'une façon similaire, si la décision de mettre fin volontairement à ses jours relève évidemment du seul libre arbitre, la forme que prendra sa mise en acte concerne également les survivants, car la mort traumatise les uns comme les autres.

Le respect quasi absolu de la volonté du défunt est peut-être le prix à payer pour avoir rejeté la mort bien loin de la sphère des vivants. Ce diktat, en effet, s'accompagne également d'une mutation profonde dans l'accompagnement du mourant, qui fut longtemps familial et social, qui devient institutionnel et hospitalier. Le mourant est désormais confié à

2. Lire la discussion entre Pierre Paroz, *Soins palliatifs et autodélivrance* et Thierry Collaud, *Regards sur l'homme qui va vers la mort : une perspective soignante*.

3. Sur les attentats suicides en particulier, voir la contribution de Ghaleb Bencheikh, *La mort en islam, une fatalité mais non une fin*.

des spécialistes et ne vient que très marginalement infléchir le rythme routinier des vivants, parce que ceux-ci ont mis leur agonisant en de bonnes mains. Une façon de moderniser, en l'inversant, l'exclamation d'un Fontenelle qui, après avoir consulté son médecin durant sa vie, lui aurait dit sur son lit de mort, à l'aube de ses 100 ans : « En somme, docteur, je meurs guéri ! » Mais qui n'est pas indemne d'une culpabilité inavouée.

Car l'agonie est un ralentissement de la vie, un mal rédhibitoire aujourd'hui, où toute stase du temps est vue comme une métastase : pas le temps de s'arrêter de travailler pour s'assembler autour du mourant, d'aller chercher le curé, le pasteur, l'imam ou le rabbin... ou simplement des amis. Comme dans le livre de l'Écclésiaste, dans lequel les pleureurs tournent dans la rue en attendant le décès du vieillard⁴, pompiers, police secours et samu sont aux aguets.

Il existe désormais des lieux pour soigner, des lieux pour guérir, y compris pour guérir de la vie.

De la même manière, le traitement d'un corps rendu inerte par la mort et, de fait, incapable désormais d'exprimer le moindre choix est devenu institutionnel. Au lieu de s'éteindre dans la pénombre d'un cadre familial, l'homme meurt dans une ambiance électrique de néons et de blouses blanches.

En outre, le chemin qui mène de vie à trépas traverse invariablement le marché capitaliste : il place les endeuillés dans la position de consommateurs inopinés et relègue la dépouille au rang de marchandise. Car même si l'on cherche à gommer la dimension sociale de la mort, on ne peut occulter cette vérité première : la mort laisse aux vivants l'embarras d'un corps. Confronté alors aux lois économiques, celui-ci

4. *Qobéleth*, XII, 5.

devient une marchandise susceptible d'engendrer de substantielles plus-values, ici et partout⁵. Dans nos sociétés occidentales en effet, la concurrence est sévère entre crémation et inhumation, masquant bien souvent, sous des dehors spiritualistes, écologiques ou politiques, de formidables enjeux économiques ; dans la société maoïste chinoise, on a tordu le cou depuis longtemps au vieil humanisme marxiste, au profit d'un matérialisme froid qui brade ses défunts comme on exporte du charbon ; dans les bidonvilles latino-américains, on dépèce des cadavres pour alimenter en organes sains la « demande » occidentale...

Les évolutions du savoir, de la foi et de notre mode de vie en général ont donc radicalement bouleversé le visage de la mort. Elle ne fait plus partie de la vie⁶, comme c'était encore le cas jusqu'à l'orée des temps modernes, lorsque les corps surnageaient des cimetières et que les pendus bornaient les carrefours. Elle est devenue l'ennemie, que l'on affuble d'une faux ou d'une charrette, d'un suaire ou d'un squelette⁷. Elle est devenue extraterrestre. Ou plutôt infraterrestre.

À cette ennemie mythologique, qui se profile encore dans les tréfonds de nos inquiétudes, s'est substituée une ennemie plus rationnelle mais pas moins implacable que la précédente, qui a pris la forme d'une loi médicale fondamentale : la mort, c'est l'arrêt de l'activité neuronale, l'électro-encéphalogramme

5. Voir la contribution de Laure Nison, *Le marché funéraire : un outil microéconomique créé par et pour les sociétés modernes*.

6. Voir en particulier Jean-Yves Le Fèvre, « La mort fait partie de la vie », *Bulletin interactif du Centre international de recherches et études transdisciplinaires*, n° 19, juillet 2007.

7. Une image que l'on retrouve dans le bestiaire poétique de quelques chanteurs qui ont marqué le xx^e siècle, voir Jean-Luc Pétry, *La mort chez Brel et chez Ferré* et Daniel Faivre, *Ballade dans les cimetières de Georges Brassens*.

plat. La mort est devenue un « plat ». Un plat qui se mange froid. Glacé. Bardé de cathéters.

Oui, dans le monde occidental, le contact physique entre les vivants et les défunts est rompu. Certes, on montre abondamment la mort dans les médias, avec des gros plans et des ralentis sur des chairs explo-sées et des corps broyés⁸, une précision extrême qui vire d'ailleurs trop souvent vers une trouble complai-sance. Mais ce n'est plus qu'un rapport visuel, distant, « esthétique ». On meurt beaucoup sur les écrans, mais c'est toujours pour de faux. Ou alors, c'est une mort qui ne nous concerne pas.

Et lorsque la substance même du corps mort devient matériau d'artiste, elle devient propre, inodore, perdant ainsi tous ses dehors nauséux, hormis le dégoût purement moral que peut inspirer l'œuvre⁹. Car désormais, les sens, hormis la vue, ne sont plus convoqués. Plus d'odeur pestifère suintant des cadavres, plus de contacts tactiles avec les chairs pourrissantes, plus d'orbites vides et de têtes grimaçantes qui accompagnaient les fidèles sur le chemin de l'église¹⁰.

La mort est devenue virtuelle, à l'image des jeux vidéo où le joueur dispose de plusieurs « vies ». Elle nous rebute, nous écœure, elle n'est pas « hygié-nique ». À l'heure où chacun s'attache à traquer ses odeurs personnelles pour les enfouir sous celles d'onéreuses eaux de toilette, la puanteur du cadavre est devenue intolérable, comme celle de toute chair vieillissante, dans ce qu'on appelle pudiquement le

8. Voir la contribution, de René Nouailhat, *Mourir en bandes dessinées*.

9. Voir plus particulièrement, la contribution de Dominique Bernard-Faivre, *Gunther von Hagens ou la mort de la mort organique*.

10. Voir en particulier, la contribution de Jean Lamblot, *L'Église catho-lique devant la mort*.

« quatrième âge » où l'individu perd lentement le contrôle de son emballage corporel.

Cette déchéance rebute, déplaît, incommode. On cherche à la fuir car elle contrevient à cette directive nouvelle, trace de l'individualisme triomphant, qui résume la quête du bonheur en un entêtant *leitmotiv* : « se faire plaisir ». Nous la repoussons car elle témoigne de notre impermanence comme de la violence du temps à notre égard, une violence que nous cherchons, comme toutes les autres, à éradiquer. Et contrairement à ce que voudrait en faire accroire une presse douteuse alimentée par des courants politiques suspects, la violence est en régression constante dans nos sociétés occidentales, même si certaines « cités » font encore déroger à la règle. Qu'y a-t-il en effet de comparable entre la foule se ruant sur les membres arrachés de Ravailac pour les jeter au feu et même s'en repaître, avec, quatre cents ans plus tard, le spectacle de nos « violences urbaines » contemporaines et de ses quelques voitures calcinées ?

Or, l'évidente sécurisation de notre vie se trouve, paradoxalement – mais est-ce vraiment un paradoxe ? –, contredite par les médias, qui affichent des images, réelles ou fictives, d'une brutalité inouïe. Comme s'il fallait alimenter un besoin de violence inhérent à la nature humaine ! C'est dans ce binôme violence/mort que gisent toutes nos ambiguïtés. On le montre d'autant plus volontiers qu'on ne veut plus le voir. Ou plutôt, on ne veut plus se voir devant lui. On a perdu les mots, on a perdu les gestes. Dans l'espace public, on doit pouvoir contempler la vie dans tous ses états, du regard des femmes musulmanes au string des lolitas. Mais pas la mort ! Ni sous la forme définitive du cadavre, ni sous celle, chancelante, du vieillard en fin de vie. Et s'il nous faut bien aller aux funérailles de nos proches, c'est derrière une bière

soigneusement refermée, portée par des spécialistes et dans le cadre rassurant d'un rituel scandé par les accents d'un *Dies Irae*¹¹.

Mais nous ne sommes sans doute pas au terme de cette évolution et ce nouveau type d'hommage aux morts qu'il est maintenant convenu d'appeler « marches blanches », va plus loin encore dans l'abstraction du cadavre. Nées en Belgique durant l'automne 1996 suite à l'affaire Dutroux, ces manifestations ont pris une formidable extension et surviennent le plus souvent lors de l'assassinat d'enfants ou d'adolescents. Un tel engouement intrigue naturellement. Par-delà l'émotion légitime que suscite la brutalité d'un décès, ne sommes-nous pas face, ici, à une forme d'obsèques symboliques qui a définitivement forçlos le corps du défunt ? Hors de la présence mortifère du cadavre, loin de la purulence de la chair, cet hommage est fondé en effet à revendiquer légitimement la pureté immaculée du blanc. La mort ainsi définitivement mise à distance, les marcheurs peuvent avoir le sentiment du devoir accompli, inconscients sans doute du fait que cette manifestation, par laquelle ils ont réalisé leur devoir d'humanité, leur a aussi permis d'échapper à la terrifiante présence du cercueil.

Naturellement, il n'y a, dans ces propos, nulle forme de nostalgie à l'égard des « neiges d'antan », qui ne sont douces que sous la plume des poètes. La violence débridée des temps anciens, celle du roi Renaud rentrant de guerre « les tripes dans ses mains¹² », a fait place à une violence « tamisée » par

11. Voir la contribution de Gérard Gobry, *La place du Dies Irae dans la liturgie funèbre*.

12. Selon l'une des plus vieilles chansons populaires françaises, qui remonte au moins à la Renaissance et qui semble être née dans la région

un encadrement institutionnel qui est, avouons-le, plus vivable.

Mais ces évolutions doivent être questionnées.

Et si les « spécialistes » réunis dans cet ouvrage peuvent construire une réflexion un tant soit peu autorisée, c'est uniquement en réfléchissant à propos de cette sphère sociale et idéologique, ainsi qu'à la tâche qui incombe aux vivants, tant à l'égard de l'agonisant que de sa dépouille. C'est en compilant, en confrontant nos héritages aux mutations sociologiques et politiques de notre temps que nous avons cherché une légitimité. Car cette désaffection de la communauté à l'égard de l'espace mortuaire est très récente. Elle accompagne la sécularisation des sociétés occidentales, le reflux des spiritualités religieuses traditionnelles au profit d'une manière de sacralité conjuguant pêle-mêle, dans une théologie de foire, des éléments de scientisme et de superstition.

Cette nouvelle redéfinition du sacré peut, en outre, s'appuyer sur un postulat implacable, un postulat issu tout droit de l'individualisme ambiant, à la manière dont Dionysos jaillit naguère, selon l'antique rumeur hellénique, de la cuisse de Zeus : « Cette forme de croyance est bonne parce que c'est la mienne. » Et le débat est clos. L'idée fait place à l'opinion, le pensé cède devant le viscéral. La parabole inversée du roi Renaud !

Dans sa dimension plus radicale enfin, le recul de la foi se manifeste également avec le développement du matérialisme athée. Mais si cette posture de refus de Dieu et de toute forme de survie *postmortem* n'efface nullement le respect sacré de l'homme et de son destin, elle peine en revanche à substituer,

à l'apparat liturgique des Églises, des rituels laïques d'adieu aux défunts dignes de ce nom¹³, d'autant que, de la *Messe des morts* de Charpentier au *Requiem* de Mozart, nombre de compositeurs ont, si l'on peut dire, immortalisé le mourir par des musiques plus proches du divin que de l'humain.

Il importe donc d'interroger le concept, de réfléchir « entre vivants » sur nos responsabilités à l'égard de ceux qui partiront avant nous. Certes, ces travaux, fruits de trois ans de réflexion au Centre universitaire catholique de Bourgogne, n'apporteront bien sûr aucune solution. Mais ils permettront peut-être que progresse une réflexion collective sur le « mourir », le sien propre, mais aussi celui auquel nous sommes le plus souvent confrontés, celui d'autrui.

Loin de vouloir « laisser les morts enterrer les morts », selon l'ancienne antienne, nous souhaitons réaffirmer que c'est en effet aux vivants de borner le monde des morts, en redéfinissant les prérogatives de chacun. C'est d'ailleurs l'un des fondements de l'humanité, un devoir qui incombe à tous, croyants ou athées, de traiter nos restes avec dignité. Souvenons-nous en effet que le moindre des crimes nazis ne fut sans doute pas celui d'avoir cherché à priver de sépulture les cadavres de leurs victimes.

Nous l'avons dit, ce devoir des vivants est en effet de l'ordre de la transmission. Chaque être qui meurt porte en lui toute l'humanité, ainsi que le laissent entendre la Mishna et le Coran¹⁴. Il lègue

13. Voir la contribution de Pierre Ognier, *La mort en république laïque*.

14. Tous deux affirment, en substance, que quiconque tue un homme fait périr toute l'humanité : *Mishna, Nezikin, traité Sanhédrin*, chap. 5 ; *Coran*, V, 32.

aux autres sa part de vivant, donne à penser, à agir et à tisser après lui les liens de vie qu'il a rompus. C'est une forme de pédagogie du néant que nous devons pourtant assumer. Nous sommes ici, chercheurs ou enseignants – et le plus souvent l'un et l'autre –, pour chercher à conjuguer nos effrois, nous jeter au visage nos ignorances rebelles pour tenter de les briser, faire jaillir du trou noir un peu de lumière.

À l'image du maître veillant sur l'enfant, les vivants doivent garantir la paix à ceux qui les ont précédés. Et les agonisants, arches tordues entre les deux mondes, relégués dans des recoins d'hôpitaux, lisant leur peur jusque dans le sourire des infirmières, questionnent le genre humain plus sûrement que toutes les Déclarations des droits de l'homme réunies¹⁵.

En dépit de notre désarroi et de notre ignorance du « jour d'après », nous avons donc sondé nos réflexions de chercheurs, confronté nos pratiques, recensé certaines attitudes, anciennes ou contemporaines, sur lesquelles se fonde notre humanité. Pour tenter de penser la mort, de la mettre en questions, de chercher à l'appivoiser, peut-être... Car le mort ne pense plus, il ne questionne plus. Il sait... ou il ignore à tout jamais. C'est donc aux seuls vivants qu'incombe ce « devoir de mémoire » dont on parle tant aujourd'hui, mais toujours dans la seule direction des martyrs officiellement reconnus. Or, chaque être qui meurt est le martyr de sa propre histoire. Et chaque histoire personnelle est une bribe de l'histoire universelle.

15. C'est peut-être encore plus dramatique lorsqu'il s'agit d'adeptes de religions exotiques, voir Pierre Lecompte, *La mort au regard du bouddhisme*.